

LIVRE : « LES HAUTS ET LES BAS D'UN ENSEIGNANT »

Auteur : Abdelkader BAKHTI

Par Benyahia LAKHAL, Haut Fonctionnaire de l'Etat en retraite

En nous gratifiant de son livre autobiographique « Des Hauts et des Bas d'un Enseignant », Abdelkader Bakhti s'est volontiers livré à un délicat exercice en allant chercher et exhumer des souvenirs enfouis au fond de sa mémoire. Comme une piqûre de rappel, celle-là même qui fait du bien, là où ça fait mal.

Sa mémoire est restée intacte pour nous faire les témoins des faits et gestes des habitants de son paisible village. Pour nous relater leurs joies et leurs peines et découvrir des personnes, des deux communautés, vivant dans une parfaite harmonie, n'étaient-ce les entourloupes de l'histoire et les vicissitudes de la vie. Il nous fait voyager à travers des lieux, les vastes champs de blé, les vignobles à perte de vue et la rivière qui traverse le village comme une balafre au milieu d'un visage, mais qui, suprême félicité, l'enjolive sans le défigurer. Il se rappelle les senteurs et les odeurs, à chaque saison les siennes propres.

Il garde le souvenir des battements d'ailes des hirondelles annonçant le printemps, du mugissement des vaches, des aboiements des chiens, des vagissements d'un bébé réclamant dans la nuit coloniale le biberon que ses parents indigents ne peuvent lui donner. Il se remémore, aussi, le silence imposé par le couvre-feu décrété par la soldatesque française, et celui accompagnant l'appel du muezzin à la prière.

« **Les cheveux gris sont les fleurs de la vieillesse** » dit-on et, une fois cette même vieillesse installée, que la vue faiblit, que le dos se courbe et qu'elle vous susurre à l'oreille que l'heure de partir est arrivée, alors l'on se surprend à vouloir égrener les étapes parcourues tout au long de sa vie en fouillant les moindres recoins de sa mémoire. Cette attitude est inspirée par de la nostalgie accompagnée d'une bouleversante mélancolie.

Mais par contre, je prétends que Abdelkader Bakhti s'est démarqué de cette sentence, de cette maxime ; car je pense qu'il souhaite simplement, et à l'exclusion de toute autre chose, nous révéler d'où il est parti et ce qu'il est devenu, ce qu'il a construit à force de travail acharné et de sacrifices. Il en est fier et il a tout à fait raison de l'être ! Et il faut croire qu'après toutes ces années, ses sens continuent d'être en éveil, d'être en alerte.

Personnellement, je garde de lui beaucoup plus que le souvenir d'un être charmant et prévenant, proche des siens. Jugez-en, il m'avait offert, au milieu des années soixante et à l'occasion de ma réussite à l'examen du BEPC, un bracelet-montre. Une immense attention et un énorme sacrifice par ces temps impitoyables et sévères. Je la portais ostensiblement accrochée à mon poignet pour faire volontairement rougir de jalousie mes camarades de lycée qui n'avaient pas eu l'opportunité de se délecter d'un semblable bonheur. Si j'avais, footballeur du dimanche, inscrit un but décisif contre l'équipe du village d'à côté ou si j'avais pulvérisé un record dans une course à pied, il se serait contenté d'une moue dubitative. Bof ! Non pas qu'il fut condescendant à l'égard de la pratique sportive, ou qu'il ne lui accordât aucune considération, mais la réussite à un examen du cycle secondaire était, à ses yeux, un événement d'un calibre supérieur et qu'il fallait qu'il soit célébré avec éclat. C'est tout naturellement qu'il se comporta ainsi puisque il était, déjà, dans sa bulle, ou plutôt son liquide amniotique qu'il n'a pas quittés depuis : la sphère de l'Enseignement, la grande famille de l'Ecole.

Il avait rejoint cette famille par effraction car, au lieu de poursuivre des études qui s'annonçaient brillantes, il avait entamé une carrière dans l'Enseignement par nécessité matérielle, pour aider à subvenir aux besoins de la nombreuse fratrie. « Le salaire de la peur ». C'est que chez nous, l'entraide et la solidarité ne sont pas des slogans creux ; loin s'en faut.

Et donc résolu et décidé à suivre l'itinéraire qu'il s'était tracé, il quittait la chaleur familiale pour rejoindre Aflou, dans les Hauts Plateaux du centre du pays, une destination dont il ne soupçonnait même pas l'existence hier encore. L'intensité avec laquelle il narre les préparatifs de son départ de Boukhanéfis vers Aflou me serre à la gorge. Étouffé par un sentiment étrange fait tout à la fois de fierté et de tristesse.

Après que sa maman l'eut serré dans ses bras dans une étreinte pleine d'affection, il avait quitté la maison familiale pour emprunter l'autocar pour Sidi-Bel-Abbés, la « valise en carton » à la main. J'imagine sa maman se tenant immobile dans l'entrebâillement de la porte d'entrée, l'accompagnant du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue, peut-être même étouffant un cri sourd pour le supplier d'abandonner son projet et de revenir parmi eux. Et puis, éplorée, elle s'était retirée dans une pièce de la maison, loin des regards attendris du reste de la famille, elle s'était autorisée à donner libre cours à son affliction et à son chagrin.

Mon Dieu qu'elle était belle, ma mamie Rekia ! Même dans la souffrance engendrée par une absence plus ou moins prolongée de son enfant ! Je la revois encore aujourd'hui ; elle avait les yeux verts et un léger strabisme la rendait encore plus coquette et plus attachante. « Dada el haoula » : c'est comme cela que nous l'interpellions, sans que cela ne la heurtait outre mesure.

Après le départ de Abdelkader Bakhti vers son destin, « Jeddi » Kaddour, son papa, ne laissait rien transparaître de son amertume : un patriarche ne se lamente pas même dans les moments difficiles ! Tout au plus et loin de sa nombreuse descendance, il se serait réfugié dans un profond silence qui l'aurait aidé à trouver le réconfort tant recherché.

Si je sais tout cela de Abdelkader Bakhti, c'est parce que tout simplement nous sommes de ce même groupe sanguin : Boukhanéfis rhésus positif !! Tout comme lui, et quelques années après lui, j'ai gardé les chèvres et les moutons de papa; tout comme lui, et quelques années après lui, j'ai barboté dans les eaux de la Mekerra, l'été durant, avant d'aller aux vendanges ; tout comme lui, et quelques années après lui, j'ai maraudé dans les potagers du village ; tout comme lui, et quelques années après lui, j'ai piqué aux petits « gawris » les bâtons de chocolat que nous ne pouvions pas nous offrir ; tout comme lui, et quelques années après lui, j'ai joué aux voleurs et aux gendarmes ; tout comme lui, et quelques années après lui, j'ai récolté les olives et cueilli les pois chiches ; tout comme lui, et quelques années après lui, j'ai joué au foot avec de vieux chiffons en guise de ballons. Mais, ensemble et avec tous les nôtres, nous avons, le 5 juillet 1962, hurlé, à s'époumoner, pendant sept jours et sept nuits : « Tahia Eldjazair, Allah yerham echouhada ! ». « Vive l'Algérie, gloire à nos martyrs ! »